

M. Aladin rêve sa vie

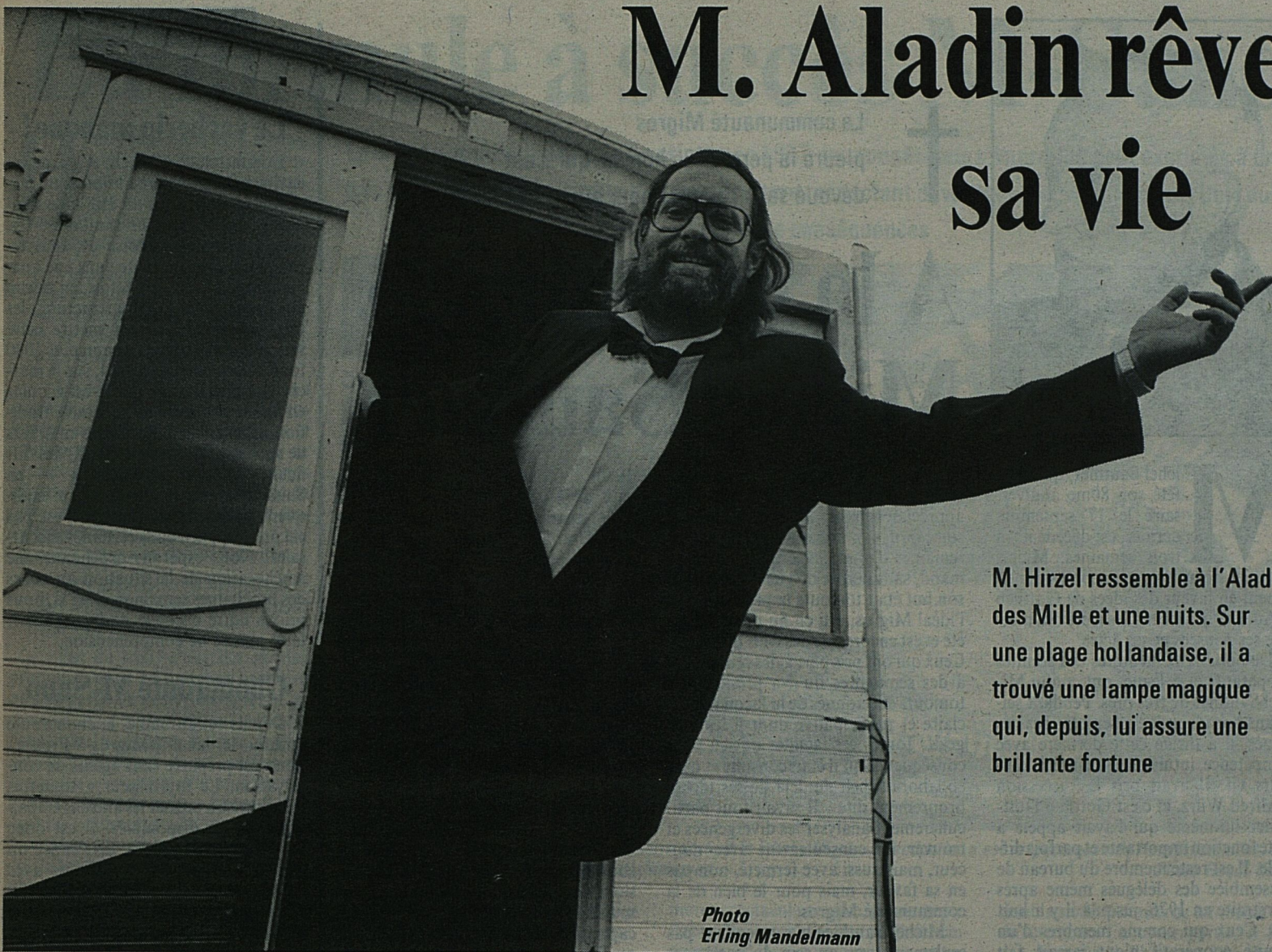


Photo Erling Mandelmann

M. Hirzel ressemble à l'Aladin des Mille et une nuits. Sur une plage hollandaise, il a trouvé une lampe magique qui, depuis, lui assure une brillante fortune

Ueli Hirzel est zurichois et a 39 ans. Il rêve sa vie. Discipline et plaisir sont ses maîtres mots. Il y a quinze ans qu'il vit dans une roulotte en bois. M. Hirzel est directeur d'Aladin, le Palais aux mille miroirs, ce chapiteau magique que les gens prennent d'assaut à Zurich, à Berlin, à Neuchâtel, à Genève et bientôt à Paris. M. Hirzel ne se contente pas de rêver : il entreprend. « Quand j'ai vu cette bâtisse, dit-il, j'ai été fasciné. Je ne cherchais pas, j'ai vu en passant par hasard, j'étais en vacances, je me reposais du cirque parce que le cirque fatigue énormément. Aussitôt j'ai su : c'était ça. » Il avait déjà un petit cirque qu'il voulait différent. M. Hirzel se cherchait et l'argent manquait.

Le rêve du dépotoir

Oh, ce n'était pas la joie, ce chapiteau décrépit sur une plage grise ! C'était carrément décadent, ça puait la frite et les gens évitaient de mettre les pieds à l'intérieur à cause de cette tristesse de dépotoir plein d'objets kitsch que les miroirs crasseux avaient l'élégance de ne pas refléter. Ça sentait l'autrefois, le fini, le perdu. Le visiteur pensait : au début du siècle, c'était un dancing et un café-théâtre ambulants. L'odeur du bois moisi s'insinuait dans

le parfum de la vieille huile. Il fallait donc voir plus loin, imaginer la merveille que ça pouvait redevenir. M. Hirzel largua en acompte ses derniers sous, partit en Suisse chercher du crédit et revint, avec camions et remorques, prendre livraison du dépotoir.

A douze, ils se mettent à restaurer et transforment en sept mois l'infeste carcasse en magique Palais d'Aladin. Au centre, une piste comme au cirque (mais du parquet à la place de la sciure) et tout autour des sièges et des petites tables, de quoi installer 200 spectateurs entre mille miroirs. L'après-midi, ils travaillent à la préparation d'un nouveau spectacle. « Pendant tout ce temps, précise M. Hirzel, on ne gagnait rien, on vivait d'emprunts. C'était très risqué, c'était l'aventure ! »

Premiers essais à Schaffhouse en 1985 : les gens aiment ce cirque et café-restaurant ambulants. Ils aiment l'esprit qui règne sur la piste comme autour d'elle. Déjà, ils sont vingt-quatre talents avec M. Hirzel qui ne mâche pas ses mots : « Nous avons construit notre palais afin de montrer au public, sans humilité mais avec persuasion, les relations interminables dans notre existence, c'est-à-dire la vérité. »

Et M. Hirzel, si imposant dans ses redingotes, avec sa grosse barbe et ses lunettes, sa tête de professeur et d'intellectuel, quelle sorte de saltimbanque

est-il donc ? Son papa exigeait pour lui un métier sérieux : le fils Hirzel s'astreignit à un apprentissage de dessinateur-architecte. Une heure après la réussite de son examen, il filait à Hambourg. M. Hirzel junior rêvait de théâtre. Il aurait voulu travailler à Berlin avec Benno Besson, seulement c'était impossible. Il revient en Suisse et débute dans un petit théâtre zurichois. « Il fallait tout faire, tout, comme chez Aladin. » Donc, il apprenait. Il était surtout attiré par les traditions du théâtre populaire, les personnages tragi-comiques de l'auguste et du clown blanc.

Sur la corde

Mais M. Hirzel, je l'ai dit, fonctionne à la discipline et au plaisir. Quand le plaisir disparaît, il tire sa révérence et court vers d'autres disciplines. Cette fois, il devient apprenti-réalisateur à la Télévision suisse alémanique. « Je ne suis pas allé jusqu'au bout, se rappelle-t-il, parce qu'il y avait un petit cirque près des studios. » Riche de son expérience théâtrale, il rêve maintenant de présenter un numéro de cirque. Il parle avec le directeur du petit cirque Stey et le directeur, mi-sérieux, mi-rieux, lui suggère de devenir funambule. Ueli Hirzel se cherche. Il ne recule devant aucun effort pour le devenir. Pendant quatre mois, il s'entraîne six heures par

jour et le voilà bientôt occupé à faire le clown sur le fil. « Un mauvais numéro, assure-t-il, je ne suis pas talentueux, vous savez. Tout est travail et exercice : tout le monde peut y arriver. En une semaine, si vous insistez, vous marcherez aussi sur la corde. C'est excellent pour l'équilibre, ça vaut peut-être mieux que la méditation transcendante. » Il a tourné pendant quatre ans autour du monde à faire le pitre sur la corde, jusqu'à la fin du plaisir.

Avec presque rien, il a ensuite monté son cirque, a trouvé le chapiteau idéal : « Ce cirque est mon miroir et celui de la troupe. » Mais ne comptez pas sur M. Hirzel pour prononcer l'apologie du cirque. Il trouve ça ennuyant, le cirque. C'est pourquoi le sien ne ressemble à aucun autre. Son cirque est un théâtre dans lequel le jongleur n'est pas qu'un jongleur surgi dans une succession de numéros époustouflants, mais un personnage à part entière qui vit en jonglant. Du cirque à l'état pur en même temps qu'une dérision du cirque.

Ainsi naquit M. Hirzel au cirque et au théâtre. Et tant que M. Hirzel et ses compagnons éprouveront du plaisir dans leur discipline, six à huit mois par an, le Palais d'Aladin ira de ville en ville émerveiller le monde.

Jean-Bernard Vuilleme

Le chapiteau d'Aladin est planté au parc des Bastions de Genève jusqu'au 30 décembre.